

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

ENCORE LES MATÉRIALISATIONS

LA QUESTION DES VOIX

Je m'attendais bien à ce que l'hypothèse que j'ai de mon mieux construite pour rendre compte des matérialisations soulèverait des objections. J'avais d'ailleurs pris la précaution de dire que, bien loin de considérer cette hypothèse comme définitive, je la donnais seulement comme une sorte d'explication provisoire, à mon sens plus proche des faits, plus adéquate aux phénomènes que les deux ou trois autres théories proposées...

La principale des objections que, jusqu'à présent, on m'aît opposées, est celle-ci :

— « Il y a une lacune dans votre hypothèse, me dit-on. Elle n'explique pas les voix. »

Je reconnais, en effet, que je n'ai pas parlé des voix ; mais je peux bien dire que je l'ai fait exprès. Je voulais avant tout être clair et j'aurais certainement compliqué mon hypothèse si j'avais mêlé deux questions qui, bien que connexes, me semblaient devoir être traitées séparément.

Je vais essayer aujourd'hui de montrer que la même hypothèse, sur la psychologie et la physiologie des fantômes, explique leurs voix de la même manière qu'elle explique leurs gestes.

**

Mais, d'abord, dégageons le problème.

Nous avons écarté, en ce qui concerne l'existence des formes apparues, toute possibilité de fraude, au moins pour la séance qui eut lieu chez moi.

Mais j'accorde que la constatation de la réalité objective des fantômes n'implique pas, *ipso facto*,

que les paroles qui semblaient sortir de leur bouche en sortissent réellement.

On peut admettre que le médium crée de sa propre substance, ou de celle qu'il emprunte aux assistants, des *mannequins fluidiques*, sans admettre du même coup qu'il leur communique le don du langage.

On peut supposer qu'au phénomène *vrai* de la matérialisation qu'on touche et qu'on voit, se superpose le phénomène *faux* des voix qu'on entend.

On peut imaginer qu'à côté du médium, opère un ventriloque ; on peut même imaginer que ce ventriloque est le médium lui-même...

Seulement, je prie ceux qui font cette objection d'y réfléchir. Elle ne tient pas debout pour deux raisons.

Premièrement. — Il n'est pas croyable qu'un homme, doué réellement de cette faculté étonnante de produire des matérialisations, soit assez sot pour risquer de gaité de cœur de se faire traiter d'imposeur, en usant d'un truc susceptible de faire douter de son don véritable.

Deuxièmement. — En supposant, ce que j'ignore, qu'un ventriloque fût capable d'imiter tous les timbres de voix différents que l'on distinguait au cours des séances de Miller, il n'aurait pu localiser ces timbres de voix différents en des points de l'espace coïncidant exactement avec la place qu'occupaient les visages des fantômes. Or, c'est un fait que les paroles entendues venaient des fantômes et qu'à certains moments on apercevait même le mouvement de leurs lèvres. J'en ai fait, pour ma part, la remarque, lorsque Betsy vint me tapoter la joue.

Mais, d'ailleurs, si l'on suppose que le ventriloque

est un compère, comment imaginer qu'il puisse faire coïncider, sans jamais une anicroche ou un à-coup, les paroles qu'il dit avec les gestes et les mouvements d'un fantôme actionné par la volonté d'un autre, et si l'on admet que le ventriloque est le médium lui-même, comment admettre qu'il ait assez de présence d'esprit, dans l'état de transe où il se trouve, pour manifester à la fois ses facultés médianimiques et sa ventriloquie?...

L'explication des voix par la ventriloquie ne serait acceptable que dans un cas, dans celui où le phénomène serait complètement truqué et où les matérialisations ne seraient que des guignols perfectionnés, manœuvrés, par un habile prestidigitateur. Nous avons admis que ce n'était pas le cas. Il faut donc chercher ailleurs la solution du problème.

★★

La trouverons-nous dans l'hypothèse spirite?

Je déclare sans embarras que si l'hypothèse spirite ne devait pas, pour les raisons que j'ai énumérées, être écartée, elle donnerait une explication presque suffisante des voix des fantômes.

Le périsprit, en effet, tel que le conçoivent les spirites, n'est pas seulement la forme survivante et invisible de notre corps, une simple baudruche d'*astral* que le fluide des médiums peut remplir à un moment donné : c'est quelque chose de plus complexe, dont j'offrirai, je crois, une idée assez exacte en déclarant que le périsprit proprement dit est constitué par les innombrables périsprits des cellules qui composent notre être physique. De même que notre corps vivant est un agrégat de cellules, la forme invisible qui lui survit est un agrégat de périsprits.

Dans ces conditions, on conçoit très bien ce qui se passe quand le périsprit se matérialise. Le fluide qui le remplit n'est pas une substance inerte comme serait, par exemple, du plâtre coulé dans un moule : c'est une substance infiniment subtile qui reconstitue chacune des cellules de l'organisme défunt.

Quand nous voyons une tête matérialisée, nous n'avons pas devant nous le moulage fluide d'une tête, nous avons une tête dont tous les organes ont été, en quelque sorte, ressuscités.

Et, si cela est vrai, les voix qui sortent de la bouche des fantômes s'expliquent parfaitement :

elles sont la conséquence même de la résurrection fluide.

Mais, encore une fois, l'analyse des phénomènes ne nous a pas permis d'accepter la théorie spirite. Il nous est donc impossible d'accepter l'explication des voix qui en découle.

★★

Aussi bien, il nous paraît que cette explication se déduit sans trop de difficultés de l'hypothèse à laquelle, de préférence à toutes autres, nous nous sommes provisoirement arrêtés.

J'ai parlé, dans mon précédent article, des *images auditives* qu'avec Eusapia Paladino et Renée Sabourault, j'avais maintes fois réalisées.

Tous ceux qui ont fait des expériences médianimiques savent que les phénomènes les plus aisés à obtenir sont les *raps*, les craquements, les froissements, les coups frappés.

Il faut des médiums entraînés pour obtenir des phénomènes qui intéressent la vue, le toucher ou l'odorat. Avec le premier médium venu, on obtient des bruits, des sons. C'est donc qu'apparemment, de tous les faits médianimiques, le phénomène auditif est le plus simple, le moins compliqué.

Ceci établi, il n'est point invraisemblable de croire qu'un médium très exercé, doué d'une grande puissance d'extériorisation fluide, puisse produire des voix comme il produit des bruits, les voix n'étant après tout que des bruits, des sons combinés et juxtaposés.

À défaut de cette explication, l'hypothèse que nous avons admise nous permet d'en imaginer au moins deux autres.

Voici la première :

Nous avons défini les fantômes « des mannequins fluidiques agissant comme des prolongements dynamiques du médium et obéissant à sa volonté. »

Les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et l'extériorisation de la motricité ont corroboré par avance cette définition.

Elles ont prouvé que le médium pouvait déplacer sa sensibilité et sa motricité et les transporter à distance, grâce au véhicule que leur fournit le fluide.

La motricité seule, pour l'instant, nous intéresse. Appliquons à la voix la découverte de M. de Rochas.

La voix n'existe pas en soi. Ce qui nous donne la sensation de la voix, ce sont les vibrations de l'atmosphère qui viennent frapper notre tympan. La voix est une motricité.

Quoi d'invraisemblable alors à ce que le médium transporte à la limite d'extériorisation de son fluide l'émission des vibrations que, normalement, il aurait projetées de sa bouche ?

L'autre explication peut se déduire de la même façon. Elle n'est pas incompatible d'ailleurs avec la précédente. Elle est même identique au fond.

Pour la concevoir, il faut considérer la voix comme un geste. La voix, qu'est-ce, en effet, autre chose qu'un mouvement combiné des poumons, de la langue et des lèvres ?

Or, notre hypothèse, jusqu'à présent du moins, n'a pas soulevé d'objections en ce qui concerne les gestes et les mouvements des fantômes. Si donc, elle explique suffisamment les mouvements de leurs bras, de leurs jambes, de leur tête, de tout leur corps, elle explique aussi les mouvements de leurs organes intérieurs.

Si elle les explique, elle explique les voix.

★ ★

Bien entendu — et je ne saurais trop le répéter — ces explications, ces hypothèses n'ont rien de définitif. Elles n'ont d'autre prétention que d'indiquer une direction dans les recherches, que de proposer des points de vue et elles n'ont d'autre mérite que de se déduire des faits eux-mêmes, que de se fonder sur des observations, sans faire intervenir un *a priori* quelconque indémontrable et indémontré.

GASTON MERY.

Nouvelles séances de Miller

(Fin)

Après la séance du 14 octobre, Miller partit en province passer une quinzaine chez ses parents, et il ne revint à Paris que le soir du jeudi 1^{er} novembre. Quoique fatigué par tous ses préparatifs de départ, — il lui avait fallu emballer les nombreux objets qu'il emporte en Amérique pour son commerce d'art, — il donna une séance chez Mme X..., boulevard de Courcelles, le soir du 1^{er} novembre.

Il y avait ce soir-là, outre Mme Ernest de Valpinçon,

M. et Mme White, M. et Mme Letort, les personnes suivantes : MM. Georges Montorgueil et George Mallet, hommes de lettres, D^r Chazarain, Mmes Cornély, Lamoureux, Basse, Renoult, MM. de la Moutte, Courcy, Dubois-Menant, V. Chartier, les deux frères Fortaner, etc.

Le cabinet fut monté par les deux frères Fortaner dans un des angles du salon de Mme X... A cet angle se trouve une porte de communication entre le salon et l'antichambre ; on la ferma à clef.

La lampe, recouverte de son cylindre de feuilles de journal ordinaire, fut placée dans la pièce qui attenait au salon, la salle à manger. M. Klebar resta dans cette pièce pour régler la lumière. La porte était complètement obstruée par les assistants. Les personnes qui se trouvaient près de M. et Mme Letort furent très gênées par la lumière ; elle leur frappait dans l'œil, et, pendant les deux premiers tiers de la séance, elle les empêcha de voir la presque totalité du phénomène.

Mme Ernest de Valpinçon était à l'un des côtés du cabinet, assise auprès du médium. Cette dame avait à sa gauche Mme Cornély, qui avait près d'elle M. de la Moutte. L'autre côté, par suite de la longueur du cabinet, formait un retraits d'à peu près un mètre cinquante carré. Les premières places dans ce retraits étaient occupées par Mme et M. White.

La première forme, plutôt petite, donna un nom que personne n'arriva à saisir : c'était peut-être « Marie Cheiro ». Celle qui suivit, plus grande, était bien pâle : une nébuleuse sur le sombre des rideaux. Elle prononça, d'une voix voilée, un nom comme « Rodier » ou « Régnier », et elle s'en alla sans qu'on fût assuré du nom. Betsy nous apprit alors, du cabinet, que l'esprit était pour Mme de Valpinçon. « En ce cas c'est Rogier... Camille ? » demanda cette dame. Oui par coups. « Etes-vous avec Licle ? » ajouta-t-elle.

La troisième forme s'annonça comme étant Charlotte Chazarain. Elle demanda au D^r Chazarain de venir l'embrasser. Le docteur se leva, dérangea le rang qui était devant lui, s'avança, priant la forme de l'embrasser elle-même ; mais elle se fondit comme il allait la joindre. La même chose pour la forme suivante. Sortie d'un pas vif, elle restait sur le seuil du cabinet. M. Letort, qui croyait la reconnaître, dit à sa femme : « C'est Maren ». Mme Letort parla à la forme en norvégien ; elle répondit : « ja » (le oui norvégien), puis jeta le prénom de Mme Letort : Ellen. Celle-ci se déplaça pour aller la trouver, mais avant qu'elle ne la joignît, on la vit s'enfoncer d'un mouvement assez lent, comme si elle avait été sur une trappe.

La cinquième forme, de taille moyenne, corpulente,

dit : « Lamoureux ». On questionna : « Charles Lamoureux ? » et un coup formidable se fit entendre dans la porte de communication entre l'antichambre et le salon. Mme Hélène Lamoureux fit : « Tu veux dire quelque chose ? » La forme sortit tout à fait des rideaux, s'avança vers Mme Lamoureux qui venait vers elle ; elle s'évanouit comme une fumée quand cette dame allait la joindre.

Il y eut une forme qui s'annonça comme étant « Jean Moutin » ; il en parut une autre se disant « Fortaner ». « Fanny Fortaner ? » demanda Louis Fortaner, et il fut répondu oui par coups. Elle passa, revint, s'avança vers M. Fortaner (Louis), qui avait demandé en allemand : « Puis-je approcher ? » L'esprit répondit, toujours en allemand : « Viens à moi ». Elle s'éparpillait avant qu'il ne fût devant elle.

Une amie de Mme Ernest de Valpinçon se montra : « Valentine ». Elle resta peu, et Mme de Valpinçon dit : « Il faudra que je l'apprenne à votre fils ? » Des coups frappés dans le cabinet approuvèrent. M. et Mme Letort et quelques assistants, toujours gênés par la lumière qui leur frappait l'œil, ne virent pas la forme, qui était revenue. Miller apprit qu'elle avait quelque chose dans la main, et il ajouta, s'adressant à sa voisine : « Elle désire vous le donner ». Betsy intervint : « C'est un papier perdu, et elle veut vous apprendre où il est », dit-elle. La forme rentra dans le cabinet sans rien ajouter.

La forme suivante, très grande, s'avança, encadrée dans les rideaux, et elle prononça un nom que nous ne comprîmes pas ; elle avança encore un peu, puis retourna derrière les rideaux. Une main sortit du cabinet, et après qu'elle eut disparu, Mme de Valpinçon nous apprit que cette main lui avait frappé deux fois sur la tête.

Jusque-là les formes avaient été vagues, assombries, quelquefois transparentes, parfois compactes, mais toutes indistinctes du haut. Il est vrai que plusieurs spectateurs étaient incommodés par la lumière de la lampe, ce qui les empêchait de saisir le relief du phénomène. Le médium causait avec Mme de Valpinçon, interrogeait parfois le fantôme qui se présentait. M. Letort ne le distingua pas un instant ; il n'entendit que sa voix.

Betsy dit à Miller d'entrer dans le cabinet, et elle demanda à M. Klebar de changer de place la lumière. M. Klebar fit le changement, et à partir de ce moment, elle donna beaucoup moins dans les yeux de certains assistants.

Miller dans le cabinet, Betsy dit qu'elle était heureuse de revoir ceux qu'elle connaissait, ceux qui avaient déjà assisté aux séances ; elle ajouta que le

médium était bien fatigué, et elle nous demanda de chanter. Chant du *Gode save the king*. Nous l'entendîmes chanter avec nous. Elle vint toucher Mme de Valpinçon, qui nous l'annonça, et qui ajouta qu'elle avait senti la respiration de Betsy. Celle-ci nous entretint encore du médium. Il est si chagrin, car, dans la journée, il a dit adieu à ses parents, qui étaient aussi bien chagrins de le voir partir, et il retourne en Amérique, à San-Francisco.

Il y eut une matérialisation en dehors du cabinet. C'est la lueur qui paraît sur les rideaux, descend au parquet, où elle devient compacte, s'étend, grandit, se forme. Mme de Valpinçon s'écria : « Je sens qu'on est sur mon genou... On me prend le bras, la main ! » Cette matérialisation ne put s'expliquer, et elle se mit à décroître. Au ras du parquet, elle dit : « Bonsoir ».

Un parfum se répandit dans la pièce. Betsy dit : « Ces parfums sont des parfums égyptiens ». Mme de Valpinçon nous apprit qu'elle voyait se gonfler les rideaux. Le parfum continuait à voltiger. « Les rideaux, comme ils remuent ! » s'écria encore Mme de Valpinçon. Betsy demanda si on sentait le parfum. « C'est délicieux ! » s'exclama-t-on. « C'est de l'encens égyptien », répliqua-t-elle. Elle ajouta que la manipulation dans l'air était faite par les esprits. « Ça purifie, rafraîchit l'air. »

Il y eut une autre matérialisation en dehors du cabinet. Un ballon transparent qui se promena en haut, devant les rideaux, descendit sur le parquet. Quand il est aux pieds de Mme de Valpinçon, cette dame dit : « Cela touche ma robe. » Au moment où l'on aurait dit un enfant, Mme de Valpinçon s'écria encore : « On me donne la main ! » La matérialisation achevée, elle fit : « Good evening ! » C'était le Dr Benton, qui ajouta : « Très heureux de vous voir. » Mme Cornély annonça qu'elle voyait bien sa barbe. « Can you see me ? » continua le Dr Benton en se penchant un peu et en essayant de bien se montrer. Il répéta ce qu'il a dit plusieurs fois dans les séances, c'est qu'il est bien plus grand que le médium. Il se tourna vers M. et Mme White, et il parla au premier ; puis il avança un peu dans le cercle, afin de se bien montrer, demanda un chant, et il rentra dans le cabinet : « J'ai vu sa figure », dit Mme Cornély.

Quand il se remontra, le Dr Benton commença par dire qu'il était venu nous voir tous et qu'il regrettait de ne pas parler français, mais il sent les pensées ; il ajouta que, lorsqu'il reviendra, il tâchera de parler français, car il nous ramènera le médium. Après sa disparition, on s'exclama dans le cercle : « Joli, gracieux ! »

Betsy apparut. On voyait bien sa figure noire, ses mains noires, qui ressortaient l'une et les autres sur ses draperies blanches. Les mains s'agitaient au bout des manches. Elle demanda à M. Klebar un peu plus de lumière, et on put la contempler alors comme on ne l'avait jamais vue. La lumière, à ce moment, fut plus intense qu'à aucune séance de juillet et d'octobre. M. Letort, jetant un regard circulaire, distingua nettement tous les assistants. « Je ne parle pas beaucoup français », commença Betsy. Elle sortit tout à fait du cabinet, alla à Mme White, qu'elle fit lever en la touchant à l'épaule, et elle l'amena, ou plutôt, la poussa au milieu du cercle. M. White et deux autres personnes suivirent en se donnant la main. Des exclamations enthousiastes partirent de toute l'assistance. Le phénomène avait atteint la plus complète réalisation. Betsy se tenait au milieu du cercle avec les quatre autres personnes, et quelqu'un qui aurait été amené là soudainement et n'aurait pas su qu'elle était revenue de l'au-delà l'eût prise pour une personne vivant sur cette terre. Nous comprenions qu'il n'y avait eu aucune exagération touchant ce qu'on avait écrit en Amérique de Miller. Mais là-bas, en Californie, le terrain, pour l'obtention du phénomène, est plus propice. Cependant, ici, à Paris, à quoi ne serions-nous pas arrivés si Miller avait pu continuer à donner des séances, et avec le même cercle de personnes.

Une remarque put être faite par nombre d'assistants : Betsy était plus petite que Mme White, laquelle est plus petite que Miller.

Betsy avait dit de rompre la chaîne. Elle souleva le rideau pour faire voir le médium. Mais M. et Mme Letort et les personnes auprès d'eux n'aperçurent rien : M. et Mme White et les deux autres personnes debout au milieu de la pièce cachaient l'ouverture du cabinet. Mme Ernest de Valpinçon, la plus proche des rideaux, annonça qu'elle voyait le médium.

Après la magnifique apparition de Betsy, celle-ci fit baisser la lumière à M. Klebar, et elle demanda que nous chantions ensemble. Il y eut une courte sortie d'Effie Dean, qui caressa la figure de Mme de Valpinçon, ce que cette dame nous apprit. Betsy nous dit qu'autrefois elle parlait français, mais que c'était du français nègre ; elle appuya sous une autre forme : « C'était pas français blanc, mais français noir. »

Il vint une forme qui demanda si Jésus-Christ était là. « Jésus-Christ ? » Oui, elle cherchait Jésus-Christ. Des spectateurs la plaignent et lui demandent qui elle est. Elle répéta encore : « Je cherche Jésus-Christ... Je cherche Jésus-Christ... je le cherche depuis quatre-vingts ans. »

Betsy commenta alors ce que la forme qui n'avait pas voulu nous apprendre son nom venait de dire. « Elle cherche toujours, incessamment, Jésus-Christ... Elle est venue plusieurs fois là-bas (à San-Francisco), et elle ne veut jamais donner son nom. Ce nom est bien connu. Elle est française et anglaise. » Elle ajouta qu'elle croyait qu'elle était née dans l'île de Wight.

Nous n'apercevions pas Betsy tandis qu'elle parlait ; elle parut entre les rideaux, et voilà qu'on s'exclame : « Un autre !... En voilà un ! » Elle repartit : « Ceci n'est personne », car c'était elle. Elle chanta avec Mme White et M. Klebar, et, comme à l'ordinaire, on entendit bien sa voix. Nous la remerciâmes, elle nous lança son « good night », et comme elle disparaissait, le médium était parmi nous. Mme de Valpinçon, qui a pu le constater mieux que nous encore, en fit la remarque : « Le médium a été projeté en même temps que disparaissait Betsy. »

Miller sorti tout à fait de transe, Betsy lui parla du cabinet pour l'engager à donner le lendemain une autre séance chez Mme Noeggerath ; il y aurait la plus grande partie de ceux qui se trouvaient là. Le conseil venait approuver l'intention de Miller : avant la séance, parlant seul avec M. Letort, il lui disait : « Je voudrais bien donner un bon adieu à bonne maman... Il faudrait que demain elle eût sa séance. » Il fut donc convenu que le lendemain soir, quoique Miller dût prendre le train à minuit, il y aurait une séance chez Mme Noeggerath.

A propos de la séance précédente, M. et Mme White virent deux phénomènes qui nous échappèrent ; sur notre demande, ils ont rédigé la petite note suivante : « Voici ce que nous avons vu tous deux. Vers la fin de la séance, étant placés à côté du cabinet, à peu près à un demi-mètre de distance, nous aperçûmes subitement une haute forme blanche sur le rideau, distinctement dessinée. Elle ne resta qu'un moment, et elle disparut à travers le rideau, sans se mouvoir, absolument comme elle était venue. Nous n'avions pu distinguer les traits. Après la séance, tous étant encore à leur place, et tandis que Miller causait devant le cabinet avec Betsy, de qui on entendait la voix, un nuage blanc apparut à côté de nous sur le rideau. M. White eut l'impression qu'il jaillissait du corps du médium. »

La septième et dernière séance eut donc lieu le lendemain soir, vendredi 2 novembre, chez Mme Rufina Noeggerath.

A l'un des côtés du cabinet, sur le premier rang, il y avait M. Georges Montorgueil près des rideaux, puis M. Gaston Mery, et à la droite de celui-ci Mme

Ernest de Valpinçon; sur le second rang, derrière M. Georges Montorgueil, se tenait M. George Malet. De l'autre côté du cabinet, Mme Noeggerath, près du médium, puis Mme Bellet, M. Letort, Ellen S. Letort. L'assistance était très nombreuse, disposée sur plusieurs rangs, et personne n'aurait pu bouger sans déranger son voisin. Il y avait encore M. le commandant Martin (Léopold Dauvil), directeur de la *Revue Spirite*, M. et Mme White, M. et Mme Mincieux, M. et Mme Fortaner, M. et Mme Roumagne, MM. Braun, Dubois-Menant, Courcy, Mmes Lamoureux, Cornély, Laffineur, Mlles Marguerite X..., Anna H..., Chambeau, Goldschmidt, etc.

La première forme était d'une luminosité bien pâle. Elle avança un peu hors des rideaux et elle s'accrut comme silhouette. Miller, qui était visible pour quelques assistants au moins, lui demanda si elle pouvait dire son nom, et elle émit d'une voix rauque et faible : « Marie Bayer ». Mais tous ne saisirent pas ce nom, et on voulut le lui faire répéter. Elle était là, s'avancant, reculant, s'assombrissant, se réaccentuant. Elle prononça, en se penchant : « Bonne maman », répéta : « Marie Bayer ». Elle venait pour Mme Hélène Lamoureux, pour sa petite-fille Mlle Marguerite X..., nièce de la précédente. Elle demanda à Mlle Marguerite X... d'approcher. Celle-ci écrit dans sa sténographie de la séance : « Je me dirige lentement vers elle. Plus je m'approche, plus elle me paraît transparente, nébuleuse, pénétrable comme du brouillard. Elle a du mal à se maintenir. Aussitôt que je suis devant elle, elle rapetisse, un quart au moins, s'effondre. Un dernier serpent, pâle, et plus rien. La substance a disparu en s'affaissant. »

Mlle Marguerite X... revenue à sa place, une voix du cabinet appela : « Anna ! » On demanda si c'était encore Mme Bayer, et par coups il fut répondu oui. Mlle Anna H... est la bonne de Mme Noeggerath ; elle a été bonne chez Mme Bayer, et celle-ci l'a donnée comme domestique à Mme Noeggerath.

M. Letort vit très bien la figure du médium pendant cette manifestation, et ses mains croisées sur son ventre.

Une forme enfantine, d'à peu près cinquante centimètres de haut, sortit des rideaux, et elle se mit à trotter. Cette petite forme était d'un blanc rayonnant, transparente. Elle s'avança assez loin du cabinet, prononça plusieurs fois un mot qui ne fut pas saisi. Gaston Mery dit : « Elle a dit mémé (grand'mère) ». Des coups affirmatifs furent frappés dans le cabinet.

Betsy remarqua qu'il faisait trop clair, et M. Klebar baissa la mèche de la lampe.

Pendant la manifestation enfantine, M. Letort aperçut très bien la figure et les mains du médium. Mais

à partir de l'instant où M. Klebar baissa la lumière, s'il aperçut par moments la figure, il ne distingua plus les mains.

La troisième apparition était plus opaque que les précédentes, de taille moyenne. Elle prononça d'une voix mâle : « Charles Lamoureux ». C'était le fameux chef d'orchestre, et il ajouta : « Hélène, viens. » Mme Hélène Lamoureux, sa veuve, se leva et lentement se dirigea vers lui ; il s'affaissa lorsqu'elle fut devant. Mme Lamoureux revint à sa chaise en disant : « Je l'ai mieux vu qu'hier soir. » Cette apparition avait bien la taille du célèbre chef d'orchestre ; des assistants en firent la remarque.

Le fantôme qui vint après prononça d'une voix faible et mal articulée : « Jeanne Benoît ou Bellet ». C'était pour Mme Bellet, qui dit : « O ma pauvre amie!... Je vous remercie », et qui nous apprit : « C'est une de mes cousines. »

Les anneaux grincèrent sur la tringle du cabinet, et une forme assez diffuse, d'une discrète luminosité, de 1 m. 70 à peu près, resta entre les rideaux. Elle énonça : « Jeanne Roux ». Mme Lamoureux demanda : « Est-ce toi, ma Jeannine ? » et trois coups affirmatifs s'entendirent dans le cabinet. Ce serait la femme de son fils. Mme Lamoureux, en premier mariage, portait le nom de Roux.

Une petite forme très brillante sortit du cabinet, de la taille d'un enfant de huit à neuf ans. Il s'avança avec cette démarche spéciale qui rappelle à M. Letort les mouvements balancés que son fils avait sur terre. Devant le médium, l'esprit dit d'une voix claire, vibrante, nerveuse : « Papa... maman ». M. Letort fit : « C'est notre cher René ». L'esprit s'avança jusque devant Mme Bellet, et M. Letort le reconnut à ses mouvements, au bas de son visage, à son fin menton rond avec une fossette à droite. Il était plus compact et plus lumineux qu'à ses autres apparitions : ses draperies étaient comme de la neige fraîchement tombée. Mme Letort ne le voyant pas d'assez près ne le reconnut pas, mais ne douta pas que ce fût lui ; elle demanda si elle pouvait approcher, mais il s'affaissa, s'étala sur le parquet en une grande plaque lumineuse.

La forme suivante vint pour Mme Noeggerath. « Charles, » fit-elle. C'était le mari de Mme Rufina Noeggerath. « C'est ta fête aujourd'hui... C'est toujours aujourd'hui que je te la fête », dit celle-ci, et des coups affirmatifs furent frappés dans le cabinet.

La huitième apparition se balança en tenant les rideaux. On ne comprit pas le nom qu'elle donna. Était-ce Joseph Lorrain ? Flandrin ? Mme Lamoureux demanda si c'était Lardin, et des coups affirmatifs s'entendirent. « Lardin de Musset ? » dit quelqu'un. « Un parent d'Alfred de Musset ? » demanda

Mlle Chambeau. Encore acquiescement par coups sous les rideaux.

Dans cette première partie de la séance, toutes les apparitions, qui se sont succédé avec rapidité, n'ayant entre elles que quelques secondes d'intervalle, ont parlé français ; toutes parleront anglais dans la seconde partie.

Le médium l'ayant demandé, la visite du cabinet fut faite par MM. Gaston Mery, Montorgueil, Mantin, et Miller entra sous les rideaux.

Le médium dans le cabinet, après le chant de l'hymne autrichien, d'un air de Haendel, de *Il pleut, il pleut, bergère*, et du *God save the king*, suivis d'un solo de Mme White : *Solveigs sang* de Grieg, dont elle n'eut le temps de dire que deux ou trois vers, on entendit grincer les anneaux de la tringle du cabinet, et cinq formes très pâles, couronnées d'un bandeau lumineux, apparurent successivement et vivement. Les draperies, très assombries, étaient bien moins visibles qu'aux fois précédentes. Des assistants, surtout ceux éloignés du cabinet, virent les cinq formes, d'autres n'aperçurent rien. M. Letort a fait effectivement la remarque que, dans toutes les séances, quelques rares manifestations, moins lumineuses, assombries, sont à peine vues par ceux qui sont près du cabinet.

« The sisters Fox », dit l'une des cinq manifestations. C'étaient les trois sœurs Fox, Lillie Roberts et Mme Home. Ce dernier nom fut confondu avec celui de Douglas Home, mais du cabinet on rectifia : « Madame Home, un médium américain ».

Quand les cinq formes se retirèrent, on entendit encore grincer les anneaux sur la tringle.

M. Klebar partit à ce moment. Il allait s'occuper des derniers préparatifs de départ, boucler les valises, les malles. M. Courcy se chargea de la lampe.

Betsy demanda à Mme White de continuer à chanter, et cette dame chanta *Solveigs sang* (la chanson de Solveig). Des applaudissements partirent du cabinet. Betsy nous apprit que c'était un Norvégien qui applaudissait. « C'est une chanson norvégienne que chante Mme White », dit M. Letort. Les applaudissements redoublèrent, de forts coups furent frappés, et Betsy dit : « C'est le fils de Mme White qui frappe. »

Nos vieilles connaissances parurent, Effie Dean et Carrie West, leur front ceint du bandeau lumineux, l'une plus grande que l'autre. Cette fois, mieux matérialisées sans doute qu'elles ne l'ont jamais été, on les vit bien nettement. M. Gaston Mery s'exclame : « Voyez-vous les bras ?... Voyez la main ! » et M. Letort ajoute : « Remarquez qu'elles sont bien indépendantes l'une de l'autre... que l'une est plus grande que l'autre. » Elles ne restèrent que deux ou trois mi-

nutes, et après leur disparition M. Mery dit encore : « Je les avais vues les autres fois, mais pas aussi nettement : c'était plus vaporeux. »

Nous chantâmes *Frère Jacques, dormez-vous ?* et Betsy chanta avec nous. Alors eut lieu une matérialisation en dehors du cabinet. Ce fut le nuage transparent sur les rideaux qui, devenant épais, opaque, ressemble à une boule, laquelle boule se promène de-ci, de-là, descend sur le parquet, se déforme, grandit, et une forme humaine apparaît, entourée de draperies. C'était, ce soir-là, le Dr Benton. Il se tenait de trois quarts en face de M. Letort, qui voyait très bien les bras dans les larges manches agitées. Il tendit la main droite, la faisant gigoter, et il écarta les doigts. M. Letort aperçut cette main si nettement, côté de la paume. Elle avait la couleur bistrée des bilieux, le mont de Vénus gras et purement arrondi, des doigts longs, d'une forme parfaite et sans protubérances accusées. Cette main était merveilleuse de vie.

Le Dr Benton parla. Il ne nous disait pas adieu. Il tâcherait de nous faire revenir le médium l'année prochaine. Et il diminua de grandeur, ou plutôt, fondit par la base en parlant. On entendit : « God bless you ! » (Dieu vous bénisse), et il n'y eut plus rien.

Pour donner une appréciation de la lumière pendant l'apparition du Dr Benton, M. Letort apercevait distinctement la forme de deux personnes montées sur le banc, au dernier rang ; de temps en temps, l'une d'elles, Mlle Chambeau, — il ne saisissait pas le visage de l'autre personne, — mettait le poing gauche sur sa hanche. Il voyait aussi les silhouettes d'autres assistants, ne distinguant que vaguement ceux qui étaient devant lui au premier rang : Mme E. de Valpinçon, MM. Gaston Mery, Georges Montorgueil ; par instants, s'esquissait la figure de M. George Malet, qui se trouvait derrière M. Montorgueil. M. Letort voyait encore vaguement le contour de la pendule sur la cheminée, et mieux, un abat-jour en verre à côté de cette pendule. La lampe jetait un reflet fixe au plafond ; une faible clarté passait à travers les rideaux de la fenêtre : était-ce les rayons de la lune ? la réverbération d'appartements éclairés, en face, de l'autre côté de la cour ? C'est plus probable pour le premier point, car il faisait mauvais, et quand les assistants sortiront, il pleuvra à verse.

Lillie Roberts se montra après le Dr Benton. Elle était bien moins matérialisée qu'aux autres fois ; en tout cas, son visage était plus entouré de voiles qu'à l'ordinaire. On n'aperçut bien que sa main, qu'elle étendit.

De forts grognements s'entendirent dans le cabinet, le signe par lequel s'annoncent les Peaux-Rouges qui

vont se matérialiser. Mais ce fut une forte et grande forme qui se montra : Ramsès II. Il s'avança, étendit les bras, nous bénit. Une tiare brillait sur sa chevelure noire, et une barbe tressée pendait sur sa large poitrine aux pectoraux renflés. Il y avait sur cette poitrine comme cinq raies d'une lumière lunaire. Cette matérialisation était moins parfaite comme couleur qu'à la première séance : elle était d'un lumineux plus gris.

Après Ramsès II, se montra Betsy, qui parla moitié français, moitié anglais. Les rideaux étaient très écartés. Elle s'informa si tous pouvaient la bien voir, nous apprit que le médium était très fatigué, et elle dit en anglais : « Le monsieur qui est à côté de moi, master Mery... Savez-vous ce que *merry* veut dire en anglais ? » Notre confrère répondit : « Joyeux ». Elle repartit : « Alors, master Joyeux, je ne vous appellerai plus que master Joyeux. » S'adressant à l'assistance, elle continua, toujours en anglais : « Je regrette beaucoup de vous quitter, mais je viendrai vous voir tous... Je viendrai vous voir, bonne maman. » Elle continua en français, appuyant sur chaque syllabe, comme quelqu'un qui cherche ses mots : « Je viendrai en France, voir toute la so... soci... » On lui souffla « société », et elle continua, toujours de son air gai et dégagé. Mme Noeggerath fit : « Elle parle français maintenant », et elle répliqua : « Pas beaucoup ». Elle s'assombrissait, semblait ne passe tenir. « Venez montrer votre visage à monsieur Joyeux », réclama Gaston Mery. « Le médium est trop fatigué, very fatigue », et elle ajouta en anglais : « Je ne peux pas quitter le cabinet aujourd'hui. » Elle demanda encore si on la voyait bien, et de plusieurs endroits on répondit : « Oui, oui, on vous voit bien ! » Elle s'informa si le monsieur qui était près du cabinet la voyait. Elle entendait M. Montorgueil. Elle dit encore : « Je suis noire à l'extérieur, mais blanche au dedans ». Après avoir promis de venir aux vendredis de Mme E. de Valpinçon, chez Mme Lamoureux et Mlle Anna H., dans le groupe Fortaner, elle pria Mme White de chanter. On entendit sa voix se joindre à celle de cette dame. Elle se balançait en chantant, mais plus lentement que d'habitude, ayant l'air de manquer de force, donnant moins de voix aussi. Elle ne chanta qu'un couplet, nous souhaita l'au revoir en français, et elle ajouta : « Que les bons anges vous guident toujours ! » Cette fois-là elle fondit, les rideaux se fermèrent en même temps, et le médium sortit aussitôt du cabinet.

M. Klebar était revenu, Miller et lui prirent affectueusement congé de Mme Noeggerath, puis ils coururent à l'hôtel chercher leurs bagages. Une pluie diluvienne tombait. M. et Mme White et nous deux,

nous nous rendîmes gare Saint-Lazare, où Miller et son ami nous rejoignirent bientôt. Miller était triste, ému ; peiné de quitter ses nouveaux amis, très affligé surtout d'avoir dû, la veille, se séparer de ses parents. Lorsqu'il avait quitté San-Francisco, il possédait une grande maison confortablement meublée, intérieur qui lui était cher, un magasin rempli de marchandises de valeur : il ne devait plus rien revoir de tout cela, hélas ! Maintenant il trouverait une ville en ruines et sa maison anéantie. Il quittait donc ceux qu'il aimait ici, sa maison paternelle et son pays natal, pour ne plus rien découvrir là-bas de ce qui lui avait été cher. Il ne perdrait pas courage cependant : il recommencerait à travailler, remonterait son commerce, et il espérait réussir, comptant sur l'appui de ses amis de l'au delà.

Pendant que nous causions sur le quai, devant le train qu'on formait, dans le brouhaha des préparatifs de départ, un parfum soudainement se fit sentir, ce même parfum des séances : c'était comme un dernier mot de la part des amis invisibles qui entouraient le médium.

L'heure allait sonner ; les employés crièrent aux voyageurs d'entrer dans les wagons, et Miller monta dans le train avec M. Klebar et le neveu de celui-ci. Un dernier au revoir, et le convoi s'ébranla et disparut, emportant au loin le médium à qui nous devons d'inoubliables souvenirs.

Des pensées de gratitude suivent Miller, car bien des cœurs endoloris lui doivent de la consolation, bien des âmes inquiètes ont puisé dans ces séances un peu d'espoir, bien des esprits tourmentés par le doute ont trouvé par elles un fondement solide à asseoir une conviction. Quelques personnes vinrent-elles aux séances comme au théâtre, pour satisfaire une petite curiosité ? Nous l'ignorons pour les séances d'octobre et de novembre ; mais ce que nous savons bien, c'est qu'il y en a beaucoup qui, toute leur vie, seront reconnaissantes au médium de leur avoir donné l'occasion, tant désirée et tant cherchée, d'étudier par elles-mêmes des phénomènes qui, selon leur jugement, prouvent la survie.

En terminant, nous remercions aussi M. Gaston Mery, qui, dans l'intérêt de la vérité, a mis cette revue à notre disposition pour y publier les comptes rendus des séances de Miller.

CHARLES ET ELLEN S. LETORT.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * M. Brunetière et le merveilleux.

On le sait, le grand homme de lettres qui vient de mourir avait obtenu la plus belle récompense que puisse espérer un esprit ardent et sincère : la foi. Depuis une dizaine d'années, M. Brunetière était chrétien, profondément, fervemment chrétien. Avec sa passion professorale qui était, au vrai, un zèle d'apôtre, il voulut prêcher aussitôt la foi qu'il avait conquise. Dans une tournée de conférences, il s'exprimait ainsi sur le surnaturel :

« La négation du surnaturel dans la nature est, sans ombre d'hésitation ni de doute, la négation de Dieu. Strauss écrivait jadis, dans sa *Nouvelle vie de Jésus* : « Sans un Alexandre, point de Christ », et il eût pu ajouter sans un César. Mais quand il disait, en s'admirant lui-même dans sa hardiesse : « Proposition blasphématoire à des oreilles théologiques », Strauss oubliait qu'avant lui Pascal avait écrit : « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile. »

« Et en effet, de même que l'hypothèse de la stabilité des lois de la nature est la condition d'avancement de la science, ainsi l'hypothèse de la Providence est la condition d'intelligibilité de l'histoire. C'est ce qu'on appelle le « surnaturel général », en dehors duquel nous ne pouvons seulement concevoir l'enchaînement des effets et des causes, ni même ce que c'est que des effets et des causes ; et l'histoire n'est plus qu'un chaos, *rudis indigestaque moles*, une succession irrégulière et désordonnée de mouvements inutiles, une agitation tumultueuse et vaine, l'illusion passagère, la *Maya* des philosophes de l'Inde, le rêve que nous continuons sans savoir quand il a commencé, ni s'il finira, ni pourquoi nous le rêvons.

« Mais à la lumière du surnaturel, tout s'éclaire ! La vie de l'espèce prend un sens ; l'histoire de l'humanité s'organise, et nous nous développons enfin au sein de la nature indifférente ou hostile, comme un empire dans un empire, sous une loi qui participe de la divinité de son auteur.

« Mais s'il est vrai que Dieu demeure le « maître de l'heure », comment méconnaîtrions-nous que sa liberté fait partie de sa définition, et qu'en conséquence, de nier le surnaturel, c'est la même chose que de nier Dieu ? Voilà ce qu'il faut bien voir. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on ne fait pas au scepticisme sa part, et, au contraire, c'est peut-être en cela que consiste toute la critique : affirmer quand

il le faut et douter quand il le faut. Je ne discute pas non plus l'authenticité de tel ou tel miracle en particulier : j'en laisse le soin à l'exégèse, — vous savez maintenant en quel sens et à quelles conditions. Mais ce que je dis, c'est que l'affirmation du Surnaturel est inséparable de l'affirmation de l'existence de Dieu. Le Dieu d'Épicure et de Lucrèce

Au fond de son azur immobile dormant —

dépossédé du droit d'intervenir dans son œuvre, et devenu l'esclave de sa création, n'est pas un dieu, mais le contraire d'un dieu. J'en dis autant du Dieu de Spinoza, s'il se définit par son immanence à son œuvre, et par l'impossibilité, non seulement pour nous, mais pour lui-même, de s'en séparer et de s'en distinguer. Mais, si nous y voyons clair, la notion du surnaturel conditionne la notion de Dieu ; ou encore l'idée de Dieu n'a de réalité, de signification même, que dans sa catégorie du surnaturel.

« Dieu se manifeste par la liberté qu'il a de défaire les liens où notre courte science essaie de l'emprisonner ; et il faut renoncer à s'entendre quand on en parle, ou il faut convenir que de tous les attributs par lesquels nous essayons de la caractériser, il n'y en a pas un qui lui soit plus essentiel que celui de sa liberté. La liberté de Dieu, c'est son essence même, puisqu'enfin ce n'est qu'un autre nom de sa toute-puissance, et quand on affirme le surnaturel, on affirme tout simplement que la nature et l'humanité, qui ne sont pas leur propre cause, ne sont pas davantage à elles-mêmes leur loi et leur fin. L'homme en a-t-il vraiment jamais douté ? »

On ne se plaindra pas de lire une seconde fois ces fortes paroles, car elles ont été reproduites déjà à cette place lorsque M. Brunetière prononça, en avril 1904, cette belle conférence. Et l'éloquent orateur ajoutait : « Ce n'est pas une objection qu'il s'agit aujourd'hui de réfuter, ni même dix, c'est une mentalité qu'il s'agit de refaire. Notre directeur, soulignant cette déclaration, faisait remarquer que c'était à ce but que tendait l'*Echo*. »

Brunetière ne connaissait guère alors, sans doute, que de nom l'*Echo du Merveilleux*. Depuis, il l'avait connu davantage, car cet homme qui paraissait emprisonné dans son appareil scolastique, et prisonnier du XVII^e siècle, s'intéressait jusqu'à la fièvre aux problèmes et au mouvement d'esprit contemporains. Mais qu'il ait àprement travaillé jusqu'au bout, puisque le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes* contient encore un article de lui sur les Philosophes, sa condition de malade lui fit quelques tristes loisirs. Il les employait parfois à examiner des curiosités qu'il eût

dans d'autres temps, écartées, car sa devise était le mot de l'*Imitation* : *Relinque curiosa*.

Un jeune peintre d'un très personnel talent, M. Léopold Braun, me racontait une des dernières anecdotes relatives au merveilleux qui aient excité sa curiosité, dans ce cabinet de travail dont les fenêtres donnaient sur le Luxembourg, et pendant que de terribles quintes, interrompant la conversation, secouaient la frêle enveloppe de ce si vigoureux esprit.

Il s'agissait d'une famille anglaise, d'anciens négociants, la famille M... S..., qui voyageait beaucoup, comme font si volontiers les Anglais. Mme M... S..., toutefois, ne se plaisait pas à cette vie errante. De santé délicate, elle eût préféré la tranquillité dans un modeste cottage; mais elle cachait soigneusement cette préférence pour ne pas contrarier son mari, qui prenait un plaisir infini à découvrir la Hollande, les bords du Rhin, l'Italie.

Dans ces voyages, pendant un arrêt du rapide, Mme M... S... avait remarqué, près de Bellinzona, une petite villa charmante, toute blanche dans les lauriers roses et les cyprès, et elle avait pensé qu'elle aimerait à vivre là, si ce n'était pas une région si inconfortable et un pays d'idolâtries.

Deux ou trois ans plus tard, notre famille anglaise étant revenue à Londres, la santé de Mme M... S... s'affaiblit et les médecins lui ordonnèrent le climat du midi. L'image de la villa lombarde se présenta aussitôt à son esprit, et elle décida son mari, qui l'avait conduite à Nice, à pousser jusqu'à Bellinzona, pour voir si, par miracle, la villa ne serait pas à louer.

Tout arrive! La villa était à louer. Nos Anglais la visitèrent. La servante, qui les connaissait, en voyant la dame anglaise, pâlit et fit furtivement un signe de croix :

« C'est étrange! disait Mme M... S... Il me semble que je connais même l'intérieur de cette maison. Il y a un grand salon et un salon plus petit par derrière, sur le jardin, n'est-ce pas? L'escalier est au fond, à droite, sous l'escalier, n'y a-t-il pas une pièce condamnée? » et *cætera*.

Son mari et ses enfants l'écoutaient avec surprise; mais la servante italienne, lui lançant un regard lumineux, s'écria :

« Il n'est pas étonnant que vous connaissiez la maison... vous y êtes venue assez souvent la nuit! »

Et elle s'enfuit pour appeler à l'aide. Les voisins accoururent en tumulte. On conduisit les Anglais chez le syndic du village, où tout s'expliqua tant bien que mal.

Il paraît que depuis deux ans une sorte de fantôme féminin se promenait souvent la nuit dans la villa.

C'était même pour cela qu'on ne trouvait plus à la louer. Or, ce fantôme, souvent aperçu par la paysanne qui gardait la maison, ressemblait trait pour trait à Mme M... S...

Était-ce une vision de la servante italienne? Était-ce un cas curieux de dédoublement? M. Brunetière n'aura pas connu la solution de ce petit problème psychique dont s'était amusée sa curiosité, et sur lequel on avait promis de lui apporter les renseignements les plus précis. Je les publierai ici-même quand ils m'auront été transmis.

GEORGE MALET.

L'OCCULTISME

Sous ce titre : L'OCCULTISME, M. le professeur Grasset vient de publier, dans la REVUE DES DEUX-MONDES, un article très remarquable et d'une telle importance au point de vue des recherches qui nous occupent, que nous ne pouvons nous contenter d'en citer des extraits dans notre revue de la presse. Nous sommes persuadé, en tout cas, que nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire in extenso.

Le professeur Grasset est très loin de partager les hypothèses que nous proposons pour expliquer provisoirement les phénomènes merveilleux; il hésite même à accepter comme vrais une grande partie de ces phénomènes. Mais il reconnaît qu'il est temps d'en aborder l'étude méthodique et il expose comment, à son jugement, cette étude devrait être entreprise.

Le professeur Grasset cite à plusieurs reprises dans cet article L'ÉCHO DU MERVEILLEUX et ses collaborateurs et prouve ainsi tout au moins le cas qu'il fait de notre documentation.

Alors que tant de menus savantasses, que tant de prétendus intellectuels semblent se détourner des faits que nous observons comme de pratiques ou de superstitions indignes de leur examen, nous sommes heureux de constater et de faire constater à notre public qu'un grand savant, universellement réputé comme tel, ne dédaigne pas, lui, de s'y intéresser.

I. — DÉFINITION DE L'OCCULTISME ET DES PHÉNOMÈNES OCCULTES

L'occultisme n'est pas l'étude de tout ce qui est caché à la science. C'est l'étude des faits qui, n'appartenant pas encore à la science, — je veux dire : à la science positive au sens d'Auguste Comte, — peuvent lui appartenir un jour.

Les faits occultes sont en marge, ou dans le vestibule de la science, s'efforçant de conquérir le droit de figurer dans le texte du livre ou de franchir le seuil du palais. Et il n'y a aucune contradiction logique à ce que ces faits cessent, un jour, d'être occultes pour devenir scientifiques. Le professeur Charles Richet les appelle *métapsychiques*. Comme en réalité ils sont

vraiment psychiques, j'aimerais mieux les appeler *juxtascientifiques* ou *prescientifiques*.

La *Revue* s'est toujours intéressée à l'analyse de ces phénomènes qui paraissent extraordinaires, *merveilleux*, supranaturels ou supranormaux, tant qu'ils ne sont pas devenus scientifiques. Je rappellerai tout spécialement : en 1833, la lettre de Chevreul à Ampère sur *une certaine Classe de mouvements musculaires* ; et, en 1854, les articles de Babinet sur *les Sciences occultes au XIX^e siècle, les tables tournantes et les manifestations prétendues surnaturelles*. A ces articles, qui marquent le début des études scientifiques sur les mouvements involontaires et inconscients, il faut joindre ceux de Peiss sur *les sciences occultes au XIX^e siècle* et sur le *magnétisme animal* (1842) et de Paul de Rémusat sur *le merveilleux autrefois et aujourd'hui* (1861).

Ces travaux démontrent d'abord que l'amour du merveilleux a existé de tous temps. L'attraction vers le mystère scientifique n'a été l'apanage d'aucune époque. Les siècles les plus sceptiques sont même souvent les plus crédules (1). Comme le remarque Paul de Rémusat, Mesmer faisait son entrée à Paris l'année même où Voltaire y venait mourir. A ce moment, « on aimait sans doute très peu les miracles, mais chacun avait soif de merveilles. »

Ces travaux montrent aussi que, si l'amour du merveilleux reste le même à travers les âges, la nature de ce merveilleux change constamment et que ces changements ne répondent pas à un mouvement circulaire avec retour à la même place (à la façon de l'écureuil), mais à un mouvement incessant de progrès en avant. La plupart des phénomènes étudiés comme occultes, il y a un demi-siècle, ne le sont plus aujourd'hui, et sont devenus scientifiques. La science, qui n'est jamais finie, envahit tous les jours le domaine de l'occultisme, dont les frontières reculent sans cesse et qui est ainsi comme la *terre promise* de la science. Ainsi, si l'astrologie et l'alchimie sont aujourd'hui remplacées par l'astronomie et la chimie, bien des phénomènes qui, autrefois, appartenaient à la sorcellerie, c'est-à-dire à l'occultisme (anesthésies, convulsions, épidémies saltatoires...) ont définitivement pénétré dans la science et appartiennent aux psychoses, à l'hystérie ou au somnambulisme. Plus récemment, nous avons vu le magnétisme animal devenir scientifique sous le nom

d'hypnotisme ; et les tables tournantes, le *cumberlandisme* avec contact, la baguette divinatoire... cesser d'être des phénomènes occultes depuis les travaux sur les mouvements involontaires et inconscients et sur le psychisme inférieur (1).

S'il y a donc toujours un occultisme, et si les phénomènes étudiés sous ce nom varient d'une époque à une autre, il y a donc aussi toujours intérêt à mettre de temps en temps la question au point, afin que le grand public ait un guide ou tout au moins un point de départ précis pour la lecture et la critique des innombrables publications qui paraissent tous les jours sur ces sujets. Et ceci est d'autant plus nécessaire que trop souvent on généraliserait hâtivement et, de ce que beaucoup de phénomènes, autrefois occultes, sont aujourd'hui définitivement admis par la science positive, on conclurait volontiers au caractère également scientifique de tous les autres phénomènes occultes, comme les matérialisations ou la télépathie.

Le docteur Surbled rappelle avec à-propos ce mot d'un mage : « L'hypnotisme nous sert de coin ; nous passerons tous derrière Charcot. » Non. C'est là une erreur ! N'entre pas dans la science qui veut. Le jour où un groupe nouveau de phénomènes occultes aura été analysé et fixé comme l'hypnotisme l'a été par Charcot et par le professeur Bernheim, l'occultisme perdra un chapitre et la science positive en gagnera un. Mais ce travail de contrôle doit être fait, non en bloc pour tous les phénomènes occultes, mais en détail et successivement pour chaque groupe. Ni les travaux de Charcot sur l'hypnotisme, ni ceux du professeur Pierre Janet sur les tables tournantes, ne justifient certaines affirmations des occultistes contemporains qui ont un retentissement considérable sur le grand public, comme en témoigne le récent jugement de Saint-Quentin, sur lequel je reviendrai.

Rien de plus utile donc que la délimitation précise du champ actuel de l'occultisme. Car la base de toute science vraie est la connaissance des limites exactes de son domaine acquis, des terres inconnues à découvrir au delà, et de la méthode avec laquelle chacun doit s'efforcer de reculer ces limites et de « désoccultiser l'occulte ».

Avant de laisser ces généralités et pour préciser encore la définition donnée plus haut de l'occultisme, il faut insister sur *ce qu'il n'est pas* et faire quelques distinctions nécessaires.

Il est tout d'abord indispensable et facile de montrer en quoi le sens que j'adopte pour le mot occultisme est différent de celui que lui donne Papus (le docteur

(1) « L'axiome est celui-ci, dit M. Emile Faguet : l'homme a besoin de croire à quelque chose qui n'est pas prouvé ; ou, en d'autres termes, il a besoin de croire à quelque chose à quoi l'on ne peut croire qu'en y croyant. » Car l'homme est « un animal mystique ». — Si chaque siècle a le surnaturel qu'il mérite, notre époque paraît avoir celui que M. Marcel Prévost appelle « le surnaturel de pacotille », dont la caractéristique est l'abus des prétentions scientifiques. »

(1) Voyez la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1905.

Encausse) dans son *Traité élémentaire de science occulte*. Pour cet auteur et ceux qui pensent comme lui, l'occultisme, « partout identique dans ses principes », est « un code d'instruction » qui « constitue la science traditionnelle des mages ». C'est « une tradition de très haute antiquité dont les théories n'ont pas varié, dans leur base essentielle, depuis plus de trente siècles ». Mais quand on s'efforce de discuter les titres d'une de nos connaissances à l'existence scientifique, on ne peut admettre, comme moyens de démonstration, que l'observation, l'expérimentation, la déduction ou l'induction. Comme le dit très bien M. Maxwell, « l'analogie et les correspondances n'ont pas dans la logique ordinaire la même importance », et, en science positive, « la vérité ne saurait être utilement cherchée dans l'analyse d'un livre très beau, mais très vieux ».

Je ne m'occuperai pas non plus de la *théosophie* qui est une sorte de religion, accuse un « curieux mouvement mystique » mais n'a rien à voir, non plus, avec les procédés de la science.

Dans mon esprit, le mot « occulte » n'a donc rien de commun avec les mots « dissimulé », « réservé aux initiés », « esotérique », « hermétique... » On peut étudier les phénomènes occultes mêmes les plus complexes comme les matérialisations, sans être occultiste au sens de Papus et sans être théosophe. On peut également les étudier sans être *spirite*.

C'est là une seconde distinction à faire : il ne faut pas confondre le spiritisme avec l'occultisme. Le spiritisme est une *théorie* (que je discuterai plus loin) admise par certains auteurs pour expliquer les *faits* de l'occultisme. Mais on peut étudier ces faits sans adopter cette théorie. On peut faire tourner les tables, on peut être médium sans évoquer les esprits. Un des objets principaux de cet article est précisément de prouver la nécessité d'étudier séparément les théories et les faits.

Enfin la question du *surnaturel* est, elle aussi, absolument distincte de la question de l'occultisme. Le surnaturel, non seulement n'est pas de la science (ce qui le rapproche de l'occulte), mais *n'en sera jamais*, ne peut pas en être, et par là il se sépare absolument de l'occulte. Notez qu'en constatant ceci je ne crois en rien diminuer la valeur de nos connaissances sur le surnaturel. Mais la connaissance que nous avons du surnaturel n'est pas d'ordre scientifique, et ne peut pas devenir d'ordre scientifique sous peine de disparaître. *Un miracle susceptible d'être, un jour ou l'autre, scientifiquement expliqué ne serait plus un miracle*. Ceci pour souligner, une fois pour toutes, que je ne m'occuperai dans cet article ni du surnaturel ni du miracle.

Le terrain me paraît donc nettement circonscrit et défini. Je limite l'occultisme à l'étude des phénomènes qui, 1° n'appartiennent pas encore à la science ; 2° peuvent sans contradiction logique en faire partie plus tard.

II. — LES THÉORIES

La Confusion qui règne dans la critique de l'occultisme vient en grande partie de ce que l'on ne discute pas séparément les *théories* et les *faits*. J'étudierai donc d'abord les théories et spécialement les deux principales : le spiritisme, et la force psychique radiante ou périsprit.

Spiritisme. — Je prends le mot spiritisme dans son sens étymologique : c'est la doctrine qui attribue les phénomènes occultes à l'évocation des esprits.

« Depuis cinquante ans, dit M. Léon Denis (*Dans l'invisible, Spiritisme et médiumnité*), une communication intime et fréquente s'est établie entre le monde des hommes et celui des esprits... Le spiritisme n'est pas seulement la démonstration, par les faits, de la survivance ; c'est aussi la voie par où les inspirations du monde supérieur descendent sur l'humanité... C'est l'enseignement du ciel à la terre. » C'est la doctrine qui a été lancée, dès 1847, en Amérique, et dont Allan Kardec a écrit l'Evangile, rédigé « selon l'enseignement donné par les esprits supérieurs à l'aide de divers médiums (1). » Comme dit M. Maxwell (*Les phénomènes psychiques*), « le spiritisme est une religion, non une science. »

Je crois que rien n'est moins bien démontré que cette « explication systématique » des faits par les esprits.

D'abord cette évocation des esprits est absolument *invraisemblable*. « Je ne crois pas, dit A. Morin, qu'après avoir eu l'esprit de se débarrasser des entraves du corps humain, une âme soit assez bête pour se fourrer dans un morceau de bois et manifester sa présence par des exercices d'équilibre aussi absurdes. » Babinet, qui cite ce passage, calcule qu'au moment où il écrit, il y a, en Amérique, 60.000 médiums à la disposition desquels tous les morts plus ou moins illustres doivent constamment se tenir. Il faut ajouter qu'à la vérité, ces périodes d'hyperactivité posthume sont compensées par de longues périodes de chômage.

Il faudrait donc que le spiritisme fît sa preuve, que les esprits donnassent de leur présence et de leur identité des preuves nombreuses et irréfutables. Or, il n'en est rien.

(1) Voyez : Ernest Bersot, *Mesmer, Le magnétisme animal*; Les *tables tournantes et les esprits*; Jules Bois : *Le monde invisible*; Edmond Dupouy : *Sciences occultes et physiologie psychique*.

Les idées exprimées dans les séances d'évocation sont celles du médium ou des assistants, nullement celles du mort qui parle. « Corneille, dit M. Pierre Janet, quand il parle par la main des médiums, ne fait plus que des vers de mirliton, et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas pour son prône. Wundt, après avoir assisté à une séance de spiritisme, se plaint vivement de la dégénérescence qui a atteint, après leur mort, l'esprit des plus grands personnages ; car ils ne tiennent plus que propos de déments et de gâteux... Ce serait vraiment à renoncer à la vie future, s'il fallait la passer avec des individus de ce genre. » Il faut lire les livres des professeurs Flournoy (*Des Indes à la planète Mars*) et V. Henry (*Le langage martien*) sur Hélène Smith, pour voir combien on retrouve la mentalité propre du médium, derrière les évocations de Marie-Antoinette, de Cagliostro ou de l'habitant de Mars (1).

Récemment on a prétendu que le docteur Hodgson, peu de temps après sa mort, avait tenu la promesse faite par lui à la *Psychical Society* et était revenu donner ses impressions sur l'au-delà. « Le monde ne pouvait demander une preuve plus éclatante. » Malheureusement le professeur Hyslop a démenti cette prétendue promesse ; le docteur Funk a déclaré que « la nouvelle est absolument fausse » ; et ainsi la démonstration rêvée s'est effondrée. Myers « a proposé aux membres de la S. F. P. R. d'écrire sous pli cacheté, avant de mourir, un fait connu d'eux seuls, l'enveloppe ne devant être ouverte qu'après qu'un médium, se prétendant en communication avec l'esprit du mort, aurait cru lire le contenu de la lettre. » L'expérience n'a pas encore été faite ; et M. Marcel Mangin a montré toutes les précautions dont il faudrait l'entourer pour qu'elle ne fût pas illusoire.

Les spirites ne sont d'ailleurs pas d'accord entre eux sur la réincarnation. Il y a sur ce point, dit M. Maxwell, « contradiction formelle, absolue, inconciliable » entre les esprits continentaux et les esprits anglo-saxons. Il est « probable que les messages spirites n'émanent donc point de témoins bien informés. » Aussi certains spirites abandonnent-ils leur doctrine : on trouvera dans le livre du docteur Surbled (*Spirites et médiums*) l'histoire de la conversion de M. Flammarion.

Je ne vois pas plus d'arguments pour admettre avec le docteur Lapponi (*Ipnotismo e Spiritismo*) (2) que tous les phénomènes du spiritisme sont dus à des

êtres immatériels, hiérarchiquement supérieurs à l'homme, qui, quoique dans un monde meilleur, n'ont pas des idées supérieures à celles que la nature et leur culture pouvaient leur fournir...

En définitive, il faut conclure qu'il n'y a aucune preuve en faveur de cette théorie du spiritisme, qui est en elle-même absolument invraisemblable, et que par conséquent on doit rejeter.

M. Charles Richet, lui aussi, « trouve dans le spiritisme des affirmations très invraisemblables : des esprits d'Anglais qui parlent français, des fantômes qui en se matérialisant matérialisent aussi leur chapeau, leur canne et leur lorgnon ; des objets qui sont apportés à travers l'espace ; des prédictions de l'avenir, etc., etc. Dans notre conception actuelle des choses, ce sont là d'effrayantes absurdités. » Seulement il ajoute : « Mais, si les faits sont réels, ce qui est possible après tout, je serai forcé de retourner la proposition et de déclarer que l'absurdité était la négation de ces faits. »

Il n'y a pas de proposition à retourner. L'absurdité serait de maintenir la théorie du spiritisme ou de conclure, de l'effondrement de la théorie, à la non-existence des faits. Pour le moment je conclus contre la théorie du spiritisme, la question de la critique des faits restant entière.

Force psychique radiante. Perisprit. Corps astral. — En face de la théorie spirite, il y a la théorie des radiations humaines qui, dans ses formes contemporaines, est certainement beaucoup moins irrationnelle et moins anti-scientifique que la première.

Dans sa forme occultiste, cette théorie a été exposée par le docteur Encausse (Papus) dans son livre *L'occultisme et le spiritualisme*. Entre l'esprit immortel et le corps physique de l'homme, il y a un intermédiaire, le *corps astral*. L'homme est ainsi « comparé à un équipage dont la voiture représente le corps physique, le cheval le corps astral et le cocher l'esprit. » C'est à la « sortie du corps astral » que sont dus tous les phénomènes d'« extériorisation » depuis les luminosités jusqu'aux matérialisations : tous les phénomènes occultes sont dus à « une action à distance du corps astral du médium. » M. Léon Denis compare encore « l'homme à un foyer d'où émanent des radiations, des effluves qui peuvent s'extérioriser en couches concentriques au corps physique et même, dans certains cas, se condenser à des degrés divers et se matérialiser au point d'impressionner des plaques photographiques et des appareils enregistreurs.

Cela rappelle l'od de Charles de Reichenbach (1845) et le magnétisme animal de Mesmer, « fluide universellement répandu » au moyen duquel « nous agis-

(1) Le professeur Hyslop vient de publier un nouveau roman martien fait par son médium Mme Smead.

(2) Voyez dans la *Revue* du 15 juin 1906 : *Un livre du docteur Lapponi sur l'Ipnotismo et le Spiritismo*, par M. T. de Wyzewa.

sons sur la nature et nos semblables. » Le docteur Surbled est persuadé (*Spiritualisme et spiritisme*) « que le fluide magnétique des auteurs n'est que le fluide électrique vital dont l'existence sera prochainement reconnue et démontrée. » Le docteur Baraduc a récemment exposé au tribunal de Saint-Quentin que, d'après lui, « tous les segments de notre organisme, segment cérébral, segment pulmonaire, segment gastrique, segment génital, ont une radio-activité, une zone de vibrations différentes, comme nature, qui, par leur puissance d'émanation, peuvent exercer une influence télépathique, une sorte de télégraphie sans fil, sur la radio-activité passive des organes d'une autre personne, en hypotension vitale. »

On a imaginé pour démontrer et mesurer cette force psychique radiante une série d'appareils. Dans un article de l'*Initiation* (reproduit par l'*Echo du Merveilleux*) Papus indique: « l'excellent biomètre de Louis Lucas, établi sur le principe du galvanomètre; » puis le biomètre de l'abbé Fortin... Ensuite vient le biomètre du docteur Baraduc, issu de celui de Fortin sans grande modification. Enfin le docteur Audollent a présenté « un biomètre galvanomètre à très fort enroulement de fil. » En 1904, le docteur Joire a décrit, dans les *Annales des Sciences psychiques*, un *sthénomètre* qui lui permet d'affirmer l'existence d'une « force spéciale, qui se transmet à distance, émanant de l'organisme vivant et paraissant spécialement sous la dépendance du système nerveux... »

J'ai cru logique et utile de grouper ces divers travaux qui sont tous susceptibles de graves objections.

La plupart de ces théories (corps astral, périsprit) n'ont pour preuves que les faits mêmes d'extériorisation de la force qu'elles veulent expliquer. Elles expriment simplement en d'autres termes ces faits eux-mêmes. Elles ne peuvent donc pas être démontrées autrement que par la démonstration même des faits que nous examinerons dans les pages suivantes.

Les recherches faites avec les biomètres et sthénomètres veulent donner à la théorie une base expérimentale, autre que les faits à interpréter. En ce sens, elles sont beaucoup plus scientifiques. Mais je ne crois pas qu'elles aient encore conduit à des conclusions fermes. D'abord les divers appareils n'ont pas encore démontré l'existence d'une force qui soit irréductible aux autres formes connues de la force (chaleur, électricité...). Puis, cette démonstration serait-elle faite, rien ne prouverait que cette nouvelle force psychique constitue vraiment un agent de communication directe entre deux psychismes séparés. Or, toute la question est là et c'est cela qu'il faudrait prouver. Dans ces derniers temps, on a découvert bien des radiations

nouvelles (ondes hertziennes de la télégraphie sans fil, rayons X, rayons N, si discutés ailleurs). Certains occultistes ont immédiatement chanté victoire en voyant là une preuve scientifique nouvelle de leurs idées. Il n'en est rien. Il ne suffit pas de découvrir de nouvelles radiations humaines, il faut établir la mise en jeu de ces radiations dans les cas de transmission directe de la pensée et leur objectivation dans les cas de matérialisation... Or, cette démonstration n'est pas faite.

Donc, la *théorie des radiations psychiques* n'est pas plus établie que la théorie spirite.

Soyons sûrs, en revanche, que, du jour où l'extériorisation de la force psychique sera démontrée en fait, les théories seront faciles à trouver pour l'expliquer. Mais il faut d'abord établir la réalité scientifique des faits. Cette démonstration des faits est-elle actuellement possible ? Voilà la grosse, la vraie question que je vais aborder maintenant.

III — LES FAITS (1)

De tout ce qui précède, il résulte que l'étude de l'occultisme ne doit pas être un exposé de théories plus ou moins vraisemblables, mais une analyse et une critique des faits. Comme l'a très bien dit M. Richet, seuls « les faits ne sont jamais absurdes. Ils sont ou ne sont pas. S'ils existent, l'étude des phénomènes doit précéder la critique des théories. » Beaucoup d'auteurs le reconnaissent aujourd'hui, et c'est pour cela que bien des travaux de l'Ecole contemporaine méritent de fixer l'attention du monde savant.

Dès le début de cette étude critique des faits occultes, une première et importante remarque est nécessaire. Je crois qu'il faut absolument renoncer, et pour toujours, à une espérance qui paraît tenir au cœur de plusieurs auteurs, honorables entre tous. Cette espérance, que je crois une illusion, est la pensée qu'on pourrait appliquer la connaissance des phénomènes occultes à l'apologétique et au triomphe ou à la réfutation et à l'écrasement d'une doctrine philosophique ou religieuse quelconque. Je pose en principe qu'aucune doctrine philosophique ou religieuse n'a intérêt au succès ou à l'insuccès de ces recherches. L'avenir d'aucune de ces doctrines n'est lié au sens dans lequel seront formulées les conclusions d'aujourd'hui et celles de demain dans l'enquête que je fais ici. Et c'est fort heureux pour ces doctrines ! Car des faits aussi discutables et discutés ne pourraient donner qu'une base et des arguments bien fragiles à une philosophie ou à une religion.

(1) On trouvera de nombreux faits soit dans l'*Echo du Merveilleux* de Gaston Mery, soit surtout dans les *Annales des Sciences psychiques* de Dariex. La plus grande partie de la documentation de cet article est empruntée à ce Recueil.

Il avait paru à beaucoup d'auteurs que le spiritualisme en particulier trouvait dans le spiritisme une sorte de démonstration expérimentale (1). M. Delanne proclame que là est « la base sur laquelle s'appuiera la démonstration de la survivance ; » et on en est arrivé à confondre presque, comme synonymes, les deux mots « spiritisme » et « spiritualisme ». « Un spiritualiste, dit M. Marcel Mangin, n'a évidemment pas de peine à devenir spirite », et M. Gaston Mery a même prononcé le mot de « catholicisme expérimental ». Bien remarquable à ce point de vue est le dernier chapitre du livre de Myers (*La personnalité humaine ; la survivance ; ses manifestations supra-normales*). « Je prétends, dit-il, qu'il existe une méthode d'arriver à la connaissance de ces choses divines avec la même certitude, la même assurance calme, auxquelles nous devons les progrès dans la connaissance des choses terrestres. L'autorité des religions et des Eglises sera ainsi remplacée par celle de l'observation et de l'expérience. » C'est « par nos âmes que nous sommes unis à nos semblables... le corps sépare lors même qu'il semble unir... Grâce aux nouvelles données que nous possédons, tous les hommes raisonnables croiront avant un siècle à la résurrection du Christ, tandis que, sans ces données, personne n'y croirait plus avant un siècle... Si les résultats des recherches psychiques avaient été purement négatifs, les *données* du christianisme n'auraient-elles pas reçu un coup irréparable?... Il existe des manifestations indiscutables qui nous parviennent d'au-delà du tombeau. L'affirmation centrale du christianisme reçoit ainsi une confirmation éclatante. » Tous ces faits observés conduisent Myers à corroborer, dans le passé, toutes les bases de la religion chrétienne et à confirmer dans l'avenir, « la conception bouddhiste d'une évolution spirituelle infinie, à laquelle est soumis le Cosmos tout entier. »

Il me paraît que ces citations, à elles seules, suffisent à réfuter ce que l'auteur veut prouver.

Dans sa préface au livre du docteur Dupouy, M. Edouard Drumont dit : « Ce qui est curieux, c'est de voir la science, la science procédant par cette fameuse méthode expérimentale dont on parle tant, attester la réalité de tous les faits surnaturels qu'on traitait au commencement de ce siècle d'impostures et de supercheries. » Et Mgr Elie Meric, dans les Préfaces du livre du docteur Surbled (1898) et du livre du R. P. Michel Rolli (*La magie moderne*, 1902), constate que, grâce à toutes ces recherches, « le matérialisme

est vaincu (1) » et retrouve dans le phénomène spirite « la confirmation expérimentale de l'enseignement de la théologie touchant les Esprits, leur nature, leur agilité, leur intelligence pénétrante, leurs évolutions prodigieuses, leur présence dans l'espace, leur irruption dans certains personnages dont ils confisquent provisoirement la responsabilité. » Et alors on comprend le R. P. Rolli précisant les cas où l'on a affaire aux « esprits angéliques » et les cas dans lesquels on peut tenir « pour certain que ce sont des démons. »

(A suivre)

GRASSET.

La mort du docteur Lapponi

UNE TRIPLE PRÉDICTION RÉALISÉE

Le docteur Joseph Lapponi, médecin de LL. SS. Léon XIII et Pie X, qui a publié récemment une étude médico-critique, *l'Hypnotisme et le Spiritisme*, dont nous reproduisons un long extrait dans notre dernier numéro, vient de mourir des suites d'un cancer au foie.

Cette mort était prédite, et elle a eu lieu à la date annoncée.

Voici, en effet, l'anecdote qui se racontait, à Rome, depuis quelques semaines, et qui fut reproduite dans les journaux français, notamment dans le *Matin* et la *Libre Parole*, le 3 décembre dernier :

« Le médecin du pape, le docteur Lapponi, disaient, en substance, ces journaux, soignait, il y a quelque temps, un malade à l'hôpital de late-Bene-Fiatelli, à Rome, et, s'adressant à l'infirmier, il observa un jour : « Ce malade-ci, dans trois jours, sera guéri. »

« Resté seul avec l'infirmier, le malade dit : « — Le professeur a dit que dans trois jours je serai guéri ; eh bien ! moi, je vous dis que dans un mois je serai mort, et je puis ajouter que, d'ici deux mois, vous le serez aussi, et que, dans trois mois au plus tard, le docteur Lapponi lui-même viendra nous tenir compagnie. »

« L'infirmier rapporta ces paroles au professeur, qui s'en montra assez impressionné. Mais le plus grave, c'est que le malade, qui devait guérir dans trois jours, au bout d'un mois était effectivement mort, et que l'infirmier, avant que les deux mois fussent passés, était frappé par une grave maladie, qui l'emporta en peu de jours.

« Les amis du docteur, effrayés de la réalisation des deux premières prédictions, pensent que le délai de trois mois, accordé par le malade prophète, est, hélas ! bien près d'expirer. »

Les amis du docteur avaient raison de s'affoler. Le docteur Lapponi expira, en effet, dans la matinée du 7 décembre.

Les personnes qui ne peuvent admettre la possibilité de prévoir l'avenir, et qui prétendent que toutes les

(1) Le livre de Léon Denis sur le *Spiritisme et la médium-nité* porte en sous-titre : *Traité de spiritualisme expérimental*.

(1) Le docteur Dupouy termine son livre par ces mots : « Le matérialisme a vécu ».

prédiction ont été faites après coup, voudront-elles se résoudre cette fois à s'incliner devant les faits ?

Nous n'avons pas cet espoir.

Il semble bien pourtant qu'on ne puisse, en la circonstance, parler du simple hasard. On a beau dire, en effet, que le hasard fait bien les choses ; il ne les fait tout de même pas, d'ordinaire, aussi bien que cela ! Une coïncidence de ce genre peut être fortuite ; mais pas deux — surtout pas trois !

Mais si la réalisation de la prédiction n'est pas douteuse, on ignore exactement dans quelles conditions la prédiction elle-même a été faite. S'agit-il d'un rêve prémonitoire ? S'agit-il d'un de ces cas de divination intuitive, dont il existe plusieurs exemples dans l'histoire ?

S'il s'agissait d'un songe, nous n'aurions que l'embarras du choix pour citer des cas similaires. M. Camille Flammarion, dans son livre si documenté *l'Inconnu et les Sciences Psychiques*, les rapporte par centaines. Si, au contraire, il s'agissait, comme cela semble plus vraisemblable, d'une sorte d'illumination subite, produite par la surexcitation de la maladie ou de la passion, nous trouverions, en moins grand nombre peut-être, des exemples analogues, mais nous en trouverions cependant.

Tout le monde connaît, pour n'en citer qu'un, le cas de Jacques Molay, le dernier Grand Maître des Templiers condamné, en 1314, à être brûlé vif, et qui, sur le bûcher, annonça que le Pape et Philippe le Bel mourraient dans l'année, ce qui arriva !

Quand nous serons renseignés — si nous le sommes jamais ! — sur les circonstances précises de la prédiction, nous exposerons, s'il y a lieu, les différentes hypothèses imaginées pour expliquer ce genre de phénomènes.

G. M.

La Boîte aux Faits

DEUX FAITS DE TÉLÉPATHIE

C'était en février 1857, jour de carnaval. Nous habitions alors, toute la famille, boulevard de la Gare, 80 (XII^e arrondissement de Paris), un logement de 4 pièces. Il fallait traverser 3 pièces pour arriver à la 4^e qui servait de cuisine, de salle à manger et où se trouvait le lit paternel. Tout le monde était couché, à l'exception de mon frère aîné, âgé de vingt-deux ans. Il était près de onze heures, ma mère ne dormait pas encore. Tout à coup la porte, qui était au pied du lit, s'ouvre, quelqu'un entre. Croyant que c'était mon frère qui allait boire avant de se coucher, ma mère demande : « Pierre, est-ce toi ? » Pas de réponse. « Pierre, est-ce toi ? » demande-t-elle de nouveau. Pas de réponse. Il lui sembla alors que toute la chambre était remplie de fantômes, de spectres. Elle frissonna de tout son corps, puis tout disparut. Le lendemain matin elle demanda à mon frère s'il était entré dans la chambre ; il répondit que non. Sur une nouvelle affirmation de mon frère elle lui dit : « Ton parrain est mort. »

A la même heure, près de Wolmunster (Moselle), mon oncle, parrain de mon frère, revenait d'un village voisin, lorsque, se sentant malade, il appela au secours. Comme c'était jour de carnaval, on crut que c'était un mauvais

plaisant, et personne ne se dérangea. Le lendemain on le trouva mort, couché, la tête sur le bras, au bord de la route, comme s'il dormait.

Wolmunster est à cent lieues de Paris.

Le 16 septembre 1870, ma femme et nos six enfants prirent, à Marolles-en-Hurepoix, le premier train du matin pour Paris. Ce fut le dernier train avant l'investissement. Ma mère et mes sœurs habitaient rue Nationale, 18 et 24 (XIII^e arrondissement). On avait fait des provisions pour deux mois. Personne ne pensait que le siège durerait ce temps-là. On sait ce qu'il advint. On fut près de cinq mois sans nouvelles. Enfin Paris capitula.

Le 1^{er} février je me dirigeai sur Paris, espérant pouvoir y entrer. Après beaucoup de difficultés et de nombreux détours, j'arrivai au fort de Montrouge. Là, arrêté de nouveau, je reçus l'ordre de m'en retourner chez moi. J'eus le temps d'écrire quelques lignes que les Allemands se chargèrent de faire parvenir, puis, le cœur bien gros, je retournai chez moi, à Cheptainville, où j'arrivai vers trois heures du matin.

Pendant toute cette journée du jeudi, ma mère fit les cent pas dans la rue Nationale, regardant toujours si elle me voyait arriver par un bout de la rue ou de l'autre. Mes sœurs eurent beau faire, il fut impossible de la faire rentrer. Elle disait constamment : « Il vient, il vient. » Le soir arriva et personne ! Les sœurs lui dirent : « Vous voyez bien qu'il n'est pas venu. » — Si, il venait.

Jugez de la joie de tous lorsque le lendemain ils reçurent la lettre que j'avais remise aux Allemands.

Explique qui pourra, voilà les faits, les témoins existent encore.

M. SEIVIRTH.

Montmorency.

PRÉDICTIONS POUR 1907

Comme chaque année, nous avons pensé être agréable à nos lecteurs en consultant, de-ci de-là, les liseurs d'avenir les plus en vue, au sujet des événements qui doivent se dérouler pendant le cours de l'année prochaine. Voici, à titre de simple curiosité, bien entendu, un résumé de leurs prédictions.

★★

C'est par la méthode des tarots cabalistiques qu'opère Mme Cléophas :

« Vous représentez la France, me dit-elle. Veuillez couper. »

Je coupe, flattée de la représentation, et, les tarots étalés, Mme Cléophas me fait choisir l'un des paquets de cartes, en me demandant à quoi, dans ma pensée, je l'applique :

— A la loi de séparation, dis-je. »

La cartomancienne étudie les tarots d'un œil habitué, puis vaticine :

« L'adversité présente se changera bientôt en triomphe. Sous le joug qu'on tente de lui imposer, l'Eglise sera plus libre qu'autrefois. Ses enfants lui demeureront fidèles et l'entoureront de soins et de

respect comme une mère vénérée et aimée. Des dons lui assureront la vie matérielle ; quant à sa vie morale, elle est indestructible : *la Foi ne peut périr*. Cependant la période de lutte durera longtemps encore.

— Pouvez-vous me dire, à peu près, l'époque où la gloire de l'Eglise ne sera plus obscurcie par aucun nuage, où sonnera l'heure, pour elle, du triomphe définitif ? »

Mme Cléophas pose des chiffres, qu'elle assemble de façon mystérieuse, puis me répond :

— En mars 1912. »

Je désigne d'autres cartes, et je demande :

— Et la question ouvrière ? Comment se résoudra-t-elle ?

— Les ouvriers souffriront de leur égoïsme. Ils seront les premières victimes des lois iniques qu'ils ont forcé leurs représentants à voter. Il y aura des grèves, beaucoup de misère...

— Et la République, comment se comportera-t-elle ?

— Ses cartes ne sont pas très belles. L'intransigeance du gouvernement causera de très grandes déceptions. Il y aura de nombreuses trahisons autour de lui et parmi ses membres.

— Et quels seront les malheurs et catastrophes de l'année 1907 ?

— Les catastrophes seront peu nombreuses. Le monde souffrira du manque d'argent. Un nouveau déficit budgétaire est à redouter. Des passions violentes causeront de grands scandales parmi des gens haut placés. Il y a crainte de prison pour quelques-uns. »

La série des cartes est épuisée. Je prends congé de l'aimable cartomancienne.

★

Mme Kaville est l'une des figures les plus connues des lecteurs de l'*Echo*. Aussi son opinion est-elle intéressante à connaître.

Après avoir battu, coupé, et rangé ses tarots, Mme Kaville me fait les déclarations suivantes :

« Il y aura de grands dissentiments entre le gouvernement et le clergé. Ils susciteront des troubles graves, et des bagarres comme pour les inventaires... *La question religieuse est un orage menaçant à l'horizon. J'ai peur qu'il ne soit terrible.*

« Je vois deux morts d'hommes politiques très en vue...

« Plusieurs mariages à sensation dans le monde gouvernemental et dans la noblesse. Un surtout fera beaucoup causer...

« Il y aura un krach financier très important... des incendies. L'un d'eux détruira un monument public.

« Deux accidents de ballon ; plusieurs morts. Accidents d'autobus assez graves...

« Plusieurs grands personnages seront victimes des automobiles...

« Paris recevra la visite d'un monarque sympathique à la France...

« Quant au président Fallières, il sera victime d'un attentat anarchiste.

« Voilà, à mon avis, quel sera le bilan de l'année, me déclare Mme Kaville. Comme vous le voyez, rien de très grave. »

★★

Mme Louise Bely n'est pas non plus une inconnue pour nos lecteurs. Elle fut jadis désignée sous le nom de *Médium Rouge*, à cause de l'écriture rouge qu'elle obtenait médianimiquement.

Si Mme Bely a renoncé à ces expériences qui l'épuisaient, elle est demeurée une très bonne et très sincère voyante.

A l'aide d'une ampoule contenant du mercure, Mme Bely s'endort :

Quand elle retombe inerte sur le dos du fauteuil, je retire l'ampoule de sa main, subitement glacée, et, doucement, je l'interroge.

« Attends, me répond-elle, que Mielka (l'entité qu'elle appelle son guide) vienne te répondre. »

Un instant se passe, puis Mme Bely me dit :

« Prends sur la table le crayon et le papier, et donne-les moi. Je vais écrire les instructions de Mielka. »

La voyante écrit nerveusement, pendant un certain temps, puis me tend le papier noirci par une écriture saccadée, presque illisible, où je déchiffre cependant des prédictions qui se résument ainsi :

« Le peuple aura de très grandes désillusions au sujet d'un homme en qui il a mis toute sa confiance. La conduite de cet homme étonnera et fera beaucoup de bruit, car ce sera vraiment une trahison.

« Pour le gouvernement, il y a menace par l'armée. Celle-ci, honteuse du rôle qu'on lui fait jouer, tend à se révolter...

« Un homme qui occupe une très haute situation sera en butte aux menaces anarchistes. Je vois aussi la mort d'un politicien très en vue.

« ...De graves troubles suscités par la question religieuse.

« Il y aura une grande catastrophe de chemin de fer, causée par un éboulement, et à Paris — mais très tard, peut-être à la fin de 1907 ou au commencement de 1908 — un grand incendie qui fera de nombreuses victimes. »

La communication était signée : « Tes Amis de l'Espace. »

Après avoir remercié Mielka, par l'intermédiaire de son médium, je réveille celle-ci en lui remettant l'ampoule dans la main gauche.

Un ou deux soubresauts, et, toute étourdie, Mme Bely revient à elle.

★

J'ai voulu voir Mme Etex, mais pour ma patience, trop nombreuse était la clientèle dans le salon d'attente. Aussi, très discrètement, me suis-je glissée dans le cabinet du professeur Hermann, qui consulte chez elle et qui, par la chiromancie, me fit dernièrement des prédictions personnelles du plus haut intérêt.

Parfait gentleman, le professeur sourit à ma demande :

« Vous n'avez pas cru un instant, je suppose, Madame, que la chiromancie pourrait me fournir les prédictions que vous sollicitez. — Pour les cartomanciens, vous pouvez représenter la France, mais pour moi, chiromancien, vous ne la représenterez pas au point que les lignes de votre main m'indiquent son destin à elle !

« Heureusement, je m'occupe aussi d'astrologie, et grâce à cette science, je peux déclarer ceci :

« ... Pie X mettra la dignité de l'Eglise au-dessus de tout. Il ne fera aucune concession au gouvernement républicain, afin de tenter d'éviter les persécutions contre le christianisme.

« ... Dans les campagnes, le sang va couler, et la guerre religieuse va s'allumer dans la plupart des communes de France.

« Une ère politique nouvelle va surgir à la suite de ces événements.

« Le Président de la République éprouvera une maladie en février.

« Le même mois, un incendie considérable aura lieu à Paris.

« Jusqu'à la fin de l'année, et pendant les quatre premiers mois de l'année 1907, cinq personnages célèbres mourront.

« A l'étranger, deux souverains finiront leur existence ; l'un d'eux, règne depuis un grand nombre d'années.

« En décembre, un cyclone causera de grands ravages, et, en Russie, il y aura un grave accident de chemin de fer. »

★

C'est enfin Mme Flaubert qui vient ajouter ses prédictions à celles que l'on a pu lire jusqu'ici.

L'aimable devineresse est absolument affirmative sur ce point. Pas de guerre, ni de révolution l'an prochain. Mais que de disputes, de mots et d'opinions, surtout au point de vue de la question religieuse.

La mort violente d'un homme politique fera beaucoup de bruit.

Il est certain que le début de l'année sera plus mauvais que la fin.

Les derniers mois seront une période de relèvement certain, après la chute retentissante d'un ministère qui aura trop duré.

Il restait à consulter Mme de Poncey, qui fit, tout dernièrement encore, d'intéressantes prédictions sur le ministère actuel.

Malheureusement, je fus déçue. Au seul mot de prophéties politiques, Mme de Poncey se récria :

— Non, dit-elle, cela m'est tout à fait impossible. Je ne puis dire un mot de ce que j'ai pu voir, sans craindre d'être inquiétée. Mais, tout cela est consigné en lieu sûr. Hélas, qui vivra ne verra que trop, je puis vous l'affirmer.

Devant une telle réserve, je ne pouvais que m'incliner.

★

Tels sont les pressentiments de quelques-unes des plus célèbres, à l'heure actuelle, parmi nos exploratrices du futur. Ces pressentiments ne sont pas toujours d'accord entre eux. Il est cependant assez remarquable qu'ils le soient à peu près pour le fond des choses...

Mme LOUIS MAURECY.

Les à-côté du Merveilleux

LES GYPSIES MODERNES

Parmi les nombreuses originalités qui rendaient si pittoresque l'ancien Paris, les petits métiers ont toujours arrêté le psychologue et excité l'imagination du peintre et du romancier.

Avec la disparition des gagne-petit de tous genres, marchands d'orviétan et de mort-aux-rats, écrivains publics, colporteurs au bagout intarissable, il semble que les rues de la capitale ont perdu un de leurs principaux cachets de singularité.

Jadis, ce qui, après le cercle des bretteurs et le tréteau en plein vent, attirait le plus la curiosité des foules, était la gypsie ou diseuse de bonne aventure. On lui réclamait un aspect tout spécial. Elle devait ou être jeune, d'une étrange beauté, sous son costume pailleté, entre sa chèvre et ses tarots ; ou vieille, sordide et brèche-dents, tenant, sous ses haillons, les cartons jaunissés qui allaient, en s'assemblant, dévoiler au passant les coups du destin qui le menaçaient.

La gypsie jeune ou vieille a, depuis longtemps, disparu de nos rues, mais le besoin de connaître l'avenir, d'arracher

au futur le voile qui cache les bienfaits ou les disgrâces de la fortune, est demeuré très vif et presque universel malgré la poussée du positivisme. Et s'il est vrai que les devineresses en plein vent recrutent difficilement leur clientèle parmi les élégantes qui fréquentent les « Tea » de chez Ritz, il est bien certain également que nos modernes sybilles ne sont, pas moins que leurs modestes devancières, consultées par la foule des inquiets, de tout ordre et de tout sexe.



Phot. Kriegelstein.

MADAME MAYA

Rechercherons-nous si tout est superstition ridicule dans les oracles de ceux ou de celles qui, marchant avec leur temps, continuent dans de confortables appartements les pratiques mystérieuses des archaïques bohémiennes ?

Ce n'est pas notre but aujourd'hui. Nous voudrions seulement, en des croquis véridiques et brefs, dépeindre quelques-uns ou quelques-unes de ces vendeurs d'illusions ou de ces marchandes d'avenir.

Au hasard de nos découvertes, nous publierons ces manières d'instantanés. Voici, pour aujourd'hui, celui de Mme Maya.

Dans le salon, plusieurs personnes — ce qui est de bonne augure — attendent déjà, quand j'arrive. Je ne suis pas tout à fait dépaysée car je reconnais, parmi l'assistance, Mme Renault, dont le cabinet de traitement magnétique est tout voisin. Elle m'apprend que Mme Maya a ceci d'original qu'au lieu de s'aider, comme point d'appui à sa clairvoyance, des cartes, du miroir magique ou des lignes de la main, elle se sert d'épingles et de bougies allumées. Au

moins, voici du nouveau, me dis-je, et je m'armai de patience.

Quand mon tour arriva, je crus que j'avais attendu en vain. Mme Maya me déclara, en effet, qu'elle était très fatiguée. J'insistai et Mme Maya finit par consentir à me donner une consultation. Elle me remit entre les mains une petite boîte contenant des épingles de toutes dimensions et plaça devant moi une assiette semblable à toutes les assiettes du monde.

La mise en scène était, comme on le voit, des moins impressionnantes.

— Jetez une épingle, me dit Mme Maya. La position de l'épingle indiquera clairement votre caractère.

De fait, avec une précision qui me stupéfia, Mme Maya fit de mon « moi » un portrait si exact qu'il en était gênant. Chacun a des petits travers, des habitudes particulières, un petit coin de son caractère qu'il cache avec un soin jaloux aux yeux du monde. Eh bien ! Mme Maya vous décrit ce coin comme si elle possédait les yeux de votre propre conscience.

Mais cela après tout n'était concluant que pour moi !

Je demandai autre chose.

Trois nouvelles épingles furent jetées dans l'assiette, et voici que, sans hésiter, Mme Maya me dit :

« Vous assisterez, dans quelques jours, à l'enterrement d'une vieille amie. »

Ce fut malheureusement vrai.

« Passons à la bougie, me dit ensuite Mme Maya. Avez-vous une question à me poser ?

— Personnellement non, puisque, par les épingles, vous m'avez dit sur moi-même tout ce que je voulais savoir. Mais, pourriez-vous voir dans cette flamme quels événements heureux ou néfastes marqueront l'année 1907 ?

— Peut-être, dit la Voyante. Attendez.

La flamme oscille, saute, et ma foi, malgré la meilleure volonté, il me serait fort difficile de déchiffrer, dans cette lumière, quoi que ce soit des événements de l'an prochain. Mais Mme Maya y lit comme dans un livre :

« Attendons-nous, déclare-t-elle, à de grandes secousses religieuses ; des difficultés insoupçonnées vont naître de la loi de séparation et amener des troubles violents, au cours desquels le sang coulera. — *Chose importante*, la majorité en faveur du Gouvernement baissera tout d'un coup, à la suite d'une interpellation, au sujet des affaires étrangères. Pendant les troubles, un fou se mettra à la tête d'un parti, et fera parler de lui.

« Le Maroc va être la cause de nombreuses discussions internationales ; plusieurs de nos soldats tomberont sous les coups des pillards ; je ne crois pas qu'il y ait de guerre à ce sujet. Cependant, le cliché n'est pas assez net pour que je puisse en parler de façon certaine.

« A remarquer : cette année sera l'année de la parole.

— Que voulez-vous dire ?

— Une chose fort complexe : les harangues, discours de princes, ministres, hommes de loi, auront une influence énorme sur les affaires de l'État. — La vieille question de la censure reviendra sur l'eau, et plusieurs journaux seront poursuivis pour diffamation.

— Voilà ce que je vois, nous dit Mme Maya. »

Et elle ajoute :

« Il reste encore un point à élucider ; mais si grave, que je n'ose à peine me prononcer avant d'en avoir la certitude par de nouvelles visions. C'est pour la fin d'août. Quel sombre horizon pour cette époque ! Attendons » et... La bougie s'éteint.

J'essayai alors de me faire expliquer par la « pyromancienne » comment, dans la flamme d'une bougie, elle pouvait voir tant de choses et de si différentes !

— Si je vous le disais ! me répondit-elle, vous en sauriez aussi long que moi.

— Mais encore, fis-je, indiquez-moi au moins le principe de votre procédé.

— Je ne le puis... Mais, pour vous montrer qu'il repose, non sur de simples imaginations, mais sur des réalités, je veux bien vous donner une preuve encore.

Elle ralluma la bougie et, en la regardant, me décrivit, comme si elle m'avait suivie à mon insu, toutes les courses que j'avais faites dans la matinée.

Je m'en allai très intriguée.

Mme L. MAURECY.

ÇA ET LA

Une prophétesse allemande

On vient de communiquer à la société « Psyche » de Berlin, les dernières prédictions de Mme de Ferreim — célèbre prophétesse allemande qui a prédit, entre autres choses : la fuite de Bulgarie d'Alexandre de Battemberg, la libération de Dreyfus, l'incendie de Hoboken et le tremblement de terre de la Martinique.

Que voit dans l'avenir cette sybille chevronnée ?

Ceci notamment :

Berlin deviendra bientôt fameux, comme station sanitaire pour les phthisiques, grâce aux propriétés miraculeuses d'une source qui doit être découverte dans le jardin zoologique ;

En l'an 1910, il y aura une guerre navale, dans laquelle la flotte allemande restera victorieuse, et où l'Allemagne gagnera beaucoup de puissance ;

Sa Sainteté le Pape mourra de mort violente.

A TRAVERS LES REVUES

MAGIE EXPÉRIMENTALE

L'Initiation publie ce curieux article sur les sorciers indiens :

Les Indiens en général sont presque tous sorciers. Une « bruja » ou soi-disant sorcière indienne me racontait un jour qu'il était très facile de reconnaître un assassin entre mille. Sa présence, me disait-elle, fera saigner les blessures ; s'il se retire, l'hémorragie cessera. Donc, en faisant approcher du mort ou du blessé toutes les personnes sus-

pectes, immédiatement l'on peut infailliblement découvrir l'assassin en examinant simplement les blessures de la victime. Malheureusement, ce n'est pas toujours que le criminel vient contempler le cadavre de sa victime. Cependant, je voulus m'assurer par moi-même de la véracité des faits avancés par la sorcière, et l'occasion m'en fut donnée, hélas, au moment le plus inattendu. Le 8 juin dernier, vers quatre heures du soir, l'on vint m'avertir que mon ami Jules M... venait d'être frappé mortellement de quatre balles dans le dos, non loin de sa propriété ; l'on ignorait totalement qui pouvait être l'assassin. Le lendemain, à huit heures du matin, l'état du blessé n'avait fait qu'empirer. J'avisai une vieille Indienne, qui, songeuse, s'était retirée à l'écart et paraissait absolument étrangère à ce qui se passait dans la grande salle de l'Hacienda, où sur un lit de camp était étendu le blessé. Je m'approchai d'elle et lui demandai son avis. « L'assassin est dans l'assistance, me dit-elle, car le guérisseur n'a pu arrêter l'hémorragie. » A l'aide de la méthode abyssinienne, je connus immédiatement le coupable. Je l'appréhendai immédiatement, je le fis attacher et je le sommai de dire la vérité. Il nia tout d'abord, puis soudain, voyant que l'on examinait les blessures, il se mit à genoux, avoua, et demanda pardon à sa victime agonisante. Immédiatement remis à l'autorité, il fut conduit sous bonne escorte à la prison du village de El Boquete. Tant qu'il fut présent au pied du lit de la victime, les blessures saignèrent abondamment ; sitôt qu'il fut emmené, le blessé reprit vie et donna aux siens un vague espoir de salvation. Malheureusement, le chirurgien ne put extraire les balles, dont une avait brisé une vertèbre ; onze jours après ce lugubre drame, mon pauvre ami Jules M... succombait après une cruelle agonie ; mais, il eut au moins la consolation passagère de voir son assassin arrêté, lui quémander le pardon et être emprisonné.

Sa vengeance est terrible, car l'Indien, auteur de ce lâche assassinat, est en train de dépérir au jour le jour. Il ne dort pas, me racontait-on encore hier, le défunt le poursuit partout. S'il mange, sa victime est à ses côtés qui lui retire la cuiller de la bouche ; s'il se couche, à peine ferme-t-il les yeux que sa victime le secoue rudement, une main de squelette l'appréhende à la gorge, il entend la voix qui l'appelle et lui reproche son forfait ; et c'est ainsi que peu à peu il succombera. Il demande d'être envoyé au loin, au pénitencier de P..., mais là où il ira, il sera la proie de sa victime ; sa victime le poursuivra, car avant de mourir, Jules M... me dit : « Je le poursuivrai sans trêve et sans relâche, partout, sur terre et là-bas. Ce sera son châtiment. Que la justice des hommes laisse son crime impuni, mon astral suffira au châtiment. » J'attends chaque jour d'apprendre l'épisode de ce lugubre drame.

Le Gérant : GASTON MÉRIS.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.

